Ami du Clergé du 27 avril 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Simples notes dominicales. — XVIII. Dimanche dans l'octave de l'Ascension : L'attente du Paraclet, 121.

Fête de l'Ascension. — L'Ascension continue, 122.

Fête de la Pentecôte. — L'effusion du Saint-Esprit, 124.

Mois de Marie à l'école de Jeanne de France. — Les dix plaisirs de Notre-Dame : IV. La foi de Marie, 125.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — LXXXIX. Essais de réforme et concile de Bâle, 127.

SIMPLES NOTES DOMINICALES

XVIII

Dimanche dans l'Octave de l'Ascension

L'ATTENTE DU PARACLET

Mes frères,

Les dix jours qui séparent l'Ascension de la Pentecôte rappellent les dix jours de recueillement et de prière des apôtres, au Cénacle, après l'Ascension. Jésus leur avait dit formellement de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père. « Cette promesse, leur disait-il, vous l'avez entendue de ma bouche, car Jean a baptisé dans l'eau, mais vous, vous serez baptisés dans l'Esprit-Saint, sous peu de jours. »

Nous avons peine à nous représenter ce que put être sur les apôtres l'effet de ces paroles.

Au jour de l'Ascension, ils s'attendaient à de grands événements qui se résumaient pour eux en un mot : « la restauration du royaume d'Israël ». Toujours, ils s'attendront à une révolution opérée par la puissance du Christ mais, à la lumière des dons du Saint-Esprit, ils comprendront de mieux en mieux que cette révolution devait être toute religieuse et morale.

C'est un cri d'attente que traduit l'*Introït* de ce jour :

« Exaucez, Seigneur, ma voix : mon cœur vous a dit : mes yeux vous ont cherché, votre visage, Seigneur, je le rechercherai, ne détournez pas de moi votre face !... Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrais-je ?... »

C'est encore un sentiment d'attente et d'espoir que nous allons trouver dans les grands textes liturgiques.

I. — *Epître : Etre témoin du Christ*

L'Epître est une page de la première lettre de S. Pierre. Elle est bien choisie pour nous faire comprendre que Pierre, chef des apôtres, dut se faire un devoir, au début de cette retraite de dix jours au Cénacle, d'adresser une exhortation à ses confrères : « Mes frères, soyez prudents et veillez dans la prière, mais surtout ayez les uns pour les autres une charité persévérante... » Et encore : « Que chacun de vous mette au service des autres le don spirituel qu'il a reçu... qu'en toutes choses Dieu soit glorifié par N.-S. Jésus-Christ. »

Ce sont bien les sentiments que nous pouvons imaginer dans la situation où se trouvaient les apôtres. Nous pouvons toutefois compléter ces données par le récit de saint Luc. Le premier soin de S. Pierre, au Cénacle, avait été de pourvoir au remplacement du traître Judas par l'élection d'un douzième apôtre. Le tragique désespoir de Judas, terminé par le suicide et la pendaison volontaire, les avait jetés dans un effroi bien compréhensible. Ils n'avaient pu manquer de voir dans cette fin terrible un châtiment divin. Et S. Pierre avait tiré des Ecritures des textes qui avaient prévu et prédit ce châtiment. N'osant faire choix eux-mêmes d'un nouvel apôtre, ils avaient résolu de le tirer au sort. Cependant, ils avaient fort bien compris la condition nécessaire : avoir été, avec les autres, témoin oculaire de la vie publique du Christ, depuis le baptême de Jean-Baptiste jusqu'à la résurrection du Sauveur. Rien de plus remarquable que cette condition : nous sommes instruits de la sorte que l'essentiel de la fonction apostolique, en ce début de l'Eglise du Christ était enfermé dans cette parole du Christ : « *Vous serez mes témoins* dans Jérusalem, et dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. »

Deux disciples étaient dans les conditions voulues : Joseph appelé Barsabas, surnommé « le Juste », et Matthias. On tira donc au sort et le sort tomba sur Matthias qui devint ainsi le douzième apôtre.

Ce fut sans doute seulement après cette opération indispensable que commença ce que nous pourrions appeler la « retraite spirituelle » des apôtres, dans l'attente du Saint-Esprit. Les *Actes* nous précisent que le Cénacle ne contenait pas seulement les douze, mais tous les disciples présents à Jérusalem, au nombre d'environ 120 et parmi eux se trouvent Marie, la Mère de Jésus et quelques autres pieuses femmes.

Ce fut donc dans un climat de ferveur, d'aspirations saintes, de désirs immenses que ce groupe des premiers chrétiens, sous la patronage de la Vierge et sous la direction des apôtres, passa ces dix jours. Nul doute que tous mettaient en commun les pensées divines que le ciel leur inspirait, les mouvements de charité mutuelle dont ils étaient remplis. Nul doute qu'ils accomplissaient à la lettre ce que, dans notre épître, S. Pierre recommande à ses chrétiens. Les *Actes* disent simplement : « Tous, dans un même esprit, persévéraient dans la prière. »

II. — *L'Evangile : Rôle du Saint-Esprit*

Durant ces dix jours de réflexion et de prière unanimes, les apôtres durent essayer de se rappeler ce que Jésus leur avait dit du mystérieux Paraclet, qu'ils devaient maintenant attendre. Cette notion du Paraclet était, pour eux, toute nouvelle. Les Juifs n'avaient aucune notion précise du mystère de la Sainte Trinité. Ils ignoraient que Dieu est « un en trois personnes », le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Les apôtres au contraire avaient reçu de cette Trinité la révélation totale. Ils savaient que leur Maître, Jésus, était le Fils de Dieu. Ils savaient qu'ils auraient à baptiser tous les croyants « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », ce qui impliquait une parfaite égalité entre les trois personnes. Or, parmi les textes qui nous ont été conservés des annonces de Jésus aux siens, concernant le Paraclet, celui de l'évangile de ce jour est l'un de ceux qui marquait le mieux ce que seraient, sous la direction de l'Esprit les devoirs des apôtres. Partant de cette idée encore mal définie dans leur pensée, mais très arrêtée, que leur rôle serait d'établir le « royaume d'Israël », les apôtres devaient repasser dans leur cœur des paroles comme celles de notre évangile de ce jour :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses apôtres : « Lorsque le Paraclet que je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père sera venu, il rendra témoignage de moi. »

Telle est donc la fonction essentielle du Paraclet dans l'Eglise, de nos jours comme du temps des apôtres : « rendre témoignage du Christ », c.-à-d. intérieurement, par ses inspirations, par ses touches discrètes, mais profondes et irrésistibles, nous en faire en quelque sorte toucher du doigt, comme on le fait en vertu d'un témoignage décisif, la divinité de Jésus-Christ, la vérité unique et inaltérable de l'Evangile, la valeur absolue et perpétuelle de ses enseignements, le prix infini de ses souffrances et de son sacrifice pour notre rédemption.

Mais après avoir reçu dans leur cœur ce témoignage de l'Esprit, que feront donc les apôtres et que devons-nous faire après eux ? « Et vous, poursuit Jésus, vous me rendrez aussi témoignage, parce que vous avez été avec moi dès le commencement. »

C'était bien ainsi que les apôtres avaient conçu leur fonction, car en tirant au sort un douzième apôtre, c'était cela qu'ils avaient avant tout cherché.

Mais l'évangile contient une autre pensée qui dut bien ouvrir les yeux aux apôtres : ils avaient toujours compris le rôle du Messie comme celui d'un triomphateur, d'un vainqueur du monde. Et ils ne s'étaient pas trompés, certes, mais tout cela allait se vérifier autrement qu'ils n'avaient cru :

« Je vous ai dit ces choses, avait prédit Jésus, pour que vous ne soyez pas scandalisés. Ils vous chasseront des synagogues et l'heure approche où quiconque vous fera mourir croira rendre hommage à Dieu. Et ils vous traiteront ainsi parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi. Je vous ai dit tout cela, pour que lorsque l'heure en sera venue, vous vous souveniez que je vous les ai dites. »

Nous ne pouvons douter un instant que l'un des principaux effets de la venue de l'Esprit-Saint sur les apôtres et sur son Eglise sera de leur faire comprendre que c'est par le sang, par la souffrance, par le sacrifice, que la religion de la croix doit triompher ici-bas.

* *

Le caractère essentiel de notre religion a-t-il changé ? A Dieu ne plaise ! C'est donc toujours par le dévouement, par l'effort, par le sacrifice, allant s'il le faut jusqu'au sang, jusqu'au martyre, que nous devons être, à notre tour, les témoins du Christ. L'ère des martyrs est toujours ouverte. En ce moment même, il y a des confesseurs de la foi dans les prisons ou dans les camps de concentration : prions pour eux et, s'il le faut, imitons-les ! Ainsi soit-il.

FETE DE L'ASCENSION

L'ASCENSION CONTINUE

Mes frères,

Tous les mystères de la Vie de Jésus contiennent des leçons pour nous. Il n'y a rien d'inutile, rien d'insignifiant en tout ce que les Evangiles nous rapportent de la naissance et de la vie du Christ, mais encore bien plus, s'il se peut, dans sa passion, sa mort, sa résurrection et son ascension.

Pour ce mystère de l'Ascension, c'est donc cela que nous devons avant tout rechercher. Que nous apprend-elle, quelles certitudes elle nous apporte, comment pouvons-nous et devons-nous, à notre manière, la continuer et l'imiter ? Je dis bien : l'imiter, car cette expression : *Imitation de Jésus-Christ,* s'applique à tout ce que Jésus a fait, sous des conditions à découvrir et à réaliser pour nous.

I. — *Introït et Collecte : Notre patrie est au ciel*

L'Introït donne l'expression de cette joie dont nous avons dit qu'elle fait partie intégrante de notre religion : « Nations, applaudissez ! Célébrez Dieu par des cris d'allégresse ! » Et pourquoi ? Parce que Jésus, en ce jour a triomphé, parce qu'il est entré dans sa gloire, parce qu'il a pris possession de sa fonction éternelle auprès de son Père.

Cette fonction est celle de Juge souverain, et le texte y fait allusion en rappelant les paroles des anges adressées aux apôtres sur le mont des Oliviers : « Hommes de Galilée, pourquoi êtes-vous étonnés en regardant le ciel ? De la même manière que vous avez vu monter au ciel le Seigneur, il reviendra un jour ! »

Nous dirons le sens historique de ces paroles. Retenons seulement, pour l'instant, que

ce départ de Jésus au ciel n'est que le prélude de son retour, à la fin des siècles, pour juger les vivants et les morts.

La Collecte nous fournit aussi l'une des leçons les plus importantes du mystère de ce jour :

« Nous vous en supplions, ô Dieu tout-puissant, accordez-nous cette grâce, alors que nous croyons que votre Fils unique, notre Rédempteur, est en ce jour monté aux cieux, que *nous y habitions nous-mêmes en esprit.* »

Si nous croyons que Jésus est notre Rédempteur, notre Guide, notre Tout, notre vraie patrie est là où il habite. Notre vie chrétienne est justement cela : une union tellement intime avec lui, une habitude de vivre avec lui, d'agir par lui et en lui, que notre esprit s'attache au lieu où il est et se considère comme en exil ou en pèlerinage, partout ailleurs. Notre patrie, c'est le ciel. Ici-bas, nous ne sommes qu'en voyage.

Nous avons, certes, une tendance instinctive et presque irrésistible à nous y installer à demeure, par la pensée, comme si nous ne devions jamais quitter la terre. Et cependant, tous les jours, nous voyons nos compagnons de route s'en aller ; la mort frappe à nos côtés, en attendant qu'elle nous frappe nous-mêmes. Non, nous n'avons pas ici-bas, comme dit S. Paul, « une cité permanente ». Nous marchons, nous avançons, nous passons. Chaque jour nous rapproche du but. Jésus seul a soulevé le voile, à notre intention et par amour pour nous. Il a voulu réaliser ce grand mystère de son Ascension, précisément pour fixer à jamais nos idées sur la destinée qui nous attend.

II. — *L'Epître : Jésus prépare un royaume éternel*

Ce n'est pas une lettre ; elle est tirée des *Actes des Apôtres*. On y trouve les faits que voici : 1° Jésus donne ses dernières instructions aux apôtres : rester à Jérusalem, y attendre la venue de l'Esprit-Saint, qui leur apprendra intérieurement ce qu'ils auront à faire.

2° Réaction des apôtres : immédiatement, ils demandent naïvement si c'est le moment où Jésus va restaurer le royaume d'Israël. — Nous ne saurions trop creuser cette donnée capitale : les apôtres n'ayant pas encore reçu l'Esprit-Saint, comme il arrivera à la Pentecôte, restent dans le plan humain et dans leurs préjugés nationalistes. Ils attendent une chose humaine, la restauration du royaume d'Israël, la « libération » de l'occupation étrangère, comme si Jésus n'avait été que le « Chef d'une résistance patriotique » ! C'est pourquoi, du reste, ils n'avaient rien compris à la résurrection telle qu'elle s'était produite : sans fracas, sans publicité, sans renversement d'aucune puissance adverse, sans révolution politique et mondiale !

3° A leur question enfantine, Jésus répond avec mystère et fermeté : « Ce n'est pas à vous à connaître les temps ou les moments fixés par mon Père ! » Donc, silence sur l'avenir. Ils seront éclairés de leurs devoirs, au jour le jour.

4° Ils auront à évangéliser Jérusalem et la Samarie et toute la terre jusqu'aux extrémités de l'univers : voilà du travail jusqu'à la fin du monde ! Nous sommes encore attelés à ce travail !

5° Alors, Jésus, dans une mise en scène qui ressemble à une parabole en action, s'élève doucement dans les airs et un nuage le dérobe. En vain, les apôtres obstinés dans leur attente regardent-ils longuement se disant que Jésus va faire quelque chose d'extraordinaire. Les anges leur disent ce que l'*Introït* nous a rappelé tout à l'heure : « Hommes de Galilée, pourquoi cet étonnement de ce que rien n'arrive actuellement. Il monte au ciel, mais il reviendra, à l'heure voulue par Dieu ! » Tel est le sens de leurs paroles.

III. — *L'Evangile : La foi est indispensable*

Cet évangile est formé des dernières lignes de l'Evangile de S. Marc.

1° Jésus, au cours d'une de ses dernières apparitions aux Onze avant son Ascension, dut faire de vifs reproches aux apôtres en raison de leur incrédulité. Cette résurrection du Christ n'avait pas été ce qu'ils espéraient : d'abord, ils n'avaient aucunement prévu que Jésus ressusciterait, bien qu'il l'eût prédit à trois reprises au moins. Première faute d'incrédulité. Ensuite, quand la résurrection s'était produite, et quand les apparitions s'étaient multipliées de la part du Christ pour leur en donner la certitude, ils avaient eu la plus grande peine à se rendre. Après avoir vu et cru, ils se reprenaient, semble-t-il, à douter. Pourquoi ? Parce qu'ils attendaient, comme nous venons de le voir, « la restauration » de l'humain, du terrestre, du politique, et Jésus leur fournissait du divin, du céleste, de l'éternel. Ils n'y comprenaient plus rien. Ils ne comprendront que peu à peu, après avoir reçu l'Esprit-Saint.

Et c'est pour nous encore la pierre d'achoppement perpétuelle : nous attendons de la religion une sorte d'assurance-maladie ou assurance-catastrophe, ou assurance - succès terrestre. Elle nous promet l'éternité, rien de moins, rien de plus ! Et cela ne nous suffit pas ! Tel est le drame de la foi parmi les hommes ! Dieu ne parle pas notre langage et nous ne comprenons pas le sien ! Que nous promet-il donc ! L'évangile nous le dit :

2° « Allez, dit Jésus à ses apôtres, prêchez l'Evangile à toute créature : celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; mais celui qui ne croira pas sera condamné ! » Est-ce clair ? Ou le salut éternel ou la condamnation irrévocable : ou le ciel ou l'enfer. Tel est l'enjeu et il n'en est pas de plus grand.

* *

Nous comprenons dès lors l'immense portée du mystère de l'Ascension : Jésus est monté au ciel pour nous montrer la direction, le but à atteindre, la patrie à désirer et à rejoindre. Nous nous demandons parfois

comment nous pouvons imiter Jésus dans ce mystère : mais tout simplement en allant au ciel, *avec lui, par lui* et *en lui !* Le mystère de l'Ascension se poursuit sous nos yeux, sous les yeux de notre foi, tout au moins ! Il meurt chaque jour en moyenne 150.000 personnes. Sur ce nombre, nous ne savons pas combien vont directement au ciel. Nous supposons que la plupart passent par ce lieu de purification qu'on appelle le purgatoire. Mais directement ou indirectement, la terre fournit chaque jour par milliers des habitants au ciel. Ces milliers d'élus sont un prolongement du Christ, ils constituent son *Corps mystique,* en sorte que l'Ascension du Christ, en ses membres, continue et continuera jusqu'à la fin du monde ! A nous d'en profiter ! Ainsi soit-il.

FETE DE LA PENTECOTE

L'EFFUSION DU SAINT-ESPRIT

Mes frères,

Si nous avions à dresser un tableau des fêtes liturgiques chrétiennes, par ordre de solennité et d'importance, nous placerions au premier rang la fête de Pâques, fête de la Résurrection de Notre-Seigneur. Mais immédiatement après Pâques, nous donnerions le second rang à la fête de la Pentecôte, fête de l'effusion du Saint-Esprit sur l'Eglise du Christ et point de départ de l'évangélisation du monde. La fête de Pâques, c'est la preuve de la divinité de la religion chrétienne. La fête de la Pentecôte, c'est la mise en marche de l'apostolat chrétien, de la prédication universelle, de la conversion de l'univers à la foi chrétienne. Si Jésus-Christ avait promis aux siens qu'il ressusciterait le troisième jour après sa mort, il avait également promis qu'il enverrait son Esprit, qui est aussi l'Esprit du Père, car il procède de l'un et de l'autre et ferme, pour ainsi dire, le cercle éternel de la très sainte et très auguste Trinité. Il faut donc nous arrêter avec une particulière dévotion aux textes liturgiques de ce grand jour. Nous y chercherons non seulement ce qui concerne le passé, mais ce qui demeure éternellement actuel, ce qui nous concerne nous-mêmes, dans notre vie chrétienne de chaque jour.

I. — *L'Epître : Pentecôte permanente*

L'Epître de ce jour est formée du récit, au livre des *Actes des Apôtres,* où se trouve racontée la première effusion du Saint-Esprit sur les apôtres. En lisant ce récit, il faut éviter de croire qu'il ne s'agit que d'un événement unique, lointain, à jamais perdu, pour ainsi dire, dans le passé de l'histoire. Rappelons-nous ce que nous avons dit au sujet de l'Ascension. Elle fut une sorte de parabole en action, une mise en scène, mais elle se poursuit, dans les membres du Christ, composant son Corps mystique, jusqu'à la fin du monde. Il en est de même de la Pentecôte. Elle se poursuit, sous une forme moins apparente, mais tout à fait réelle, dans nos âmes, tout comme elle s'est produite pour les apôtres. Sans doute, la mise en scène n'est plus la même. Tout se passe dans le secret des âmes. La première Pentecôte a donc aussi, comme l'Ascension, à la fois une portée, une réalité historique et une valeur perpétuelle et toujours actuelle. L'Epître de ce jour nous fait voir les apôtres et les premiers disciples réunis, au nombre de cent-vingt, au Cénacle. Leur retraite de dix jours a pris fin. Il est neuf heures du matin — on disait alors: la troisième heure du jour. Soudain le Cénacle est secoué par un vent impétueux et *miraculeux,* car les portes sont bien closes. Des *langues* de feu apparaissent dans les airs, distinctes les unes des autres, et viennent se poser sur les têtes des apôtres et de tous les disciples présents. « Et ils furent tous, dit notre texte, remplis du St-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer ».

Tout cela est plein de symboles expressifs et faciles à comprendre. Cette parabole en action, qui est bien dans le style évangélique, n'offre aucune obscurité réelle. Ces langues de feu, que signifient-elles ? Elles représentent la force nouvelle qui prend naissance au Cénacle : la langue, c'est l'instrument de la prédication, l'organe de la parole qui va partir à la conquête du monde. Et pourquoi ces langues prennent-elles l'apparence du feu ? Parce que le feu est le symbole de la charité fraternelle et de l'amour divin dont seront enflammés les prédicateurs de l'Evangile. Enfin, pourquoi ce don des langues accordé aux apôtres ? Il est l'image et l'instrument de l'universalité, qui est le caractère essentiel de la religion nouvelle. Désormais, plus de religion purement nationale. La religion du Christ est *catholique* par nature, elle s'adresse à tous les hommes, sans distinction de races ni de pays. Elle supprime toutes les barrières entre les peuples, Sa catholicité n'est pas une simple question de fait, comme si ce n'était qu'un titre surajouté ; non, la catholicité fait partie de sa nature même. Avant même d'être sortie du Cénacle, pour partir à la conquête du monde, la religion du Christ est catholique, car elle s'emploie à répandre partout la bonne nouvelle de la rédemption du genre humain par la Croix du Sauveur et à faire connaître partout l'Evangile. La religion du Christ est *catholique,* depuis que Jésus a dit à ses apôtres : « Allez, enseignez tous les peuples ! » Telle est la parabole en action du jour de la Pentecôte. Et cette parabole garde pour l'Eglise et pour chaque chrétien, des éléments à jamais valables et actuels.

Enumérons-les : 1° L'Esprit-Saint est toujours présent au sein de l'Eglise, pour la diriger et la défendre contre ses ennemis ; 2° C'est toujours par la parole, que symbolisaient les langues de la Pentecôte, que l'Eglise propage en tous les pays du monde la doctrine rédemptrice du Christ. Elle n'a pas

d'autre arme, pas d'autre instrument ! 3° Cette langue de l'apostolat doit, de nos jours, comme autrefois, être une langue de feu, toute pénétrée de la flamme de la divine charité. Il ne s'agit ni d'une propagande politique, ni d'une conquête économique, ni d'ambitions terrestres d'aucune sorte, mais uniquement d'un immense amour de Dieu et de son règne et d'une fraternité inlassable envers les hommes, qui ne peuvent arriver au salut sans la foi en Jésus-Christ !

La fin de l'épître nous fait voir le premier vol de l'Evangile : le bruit se répand autour du Cénacle du prodige qui vient de s'y produire. Les foules accourent. Il y a là des Juifs venus en pèlerinage dans la ville sainte, de toutes les parties du monde. Tous sont stupéfaits de ce qu'ils entendent : en effet, les louanges de Dieu retentissent dans la bouche de ces Galiléens, mais ces louanges sont exprimées dans toutes les langues des pays habités par les Juifs alors présents. Et S. Luc énumère les contrées les plus diverses appartenant à l'immense empire romain, alors maître du monde connu.

II. — *L'Evangile : Pentecôte personnelle*

Or tout cela avait été annoncé et promis par Jésus. C'est cette promesse que l'Evangile (chap. XIV de S. Jean) nous rappelle.

1° On remarquera d'abord que Jésus n'avait pas seulement promis que les apôtres recevraient le St-Esprit, mais il avait annoncé à tous ce don ineffable qui constitue ce que nous appelons « le trésor de l'état de grâce » : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons en lui et nous ferons chez lui notre demeure ! » Quelle merveille! Comme nous devrions avoir la dévotion à l'état de grâce, la première assurément de toutes les dévotions du chrétien : *la dévotion à la possession de la Sainte Trinité dans son cœur !* La grâce nous donne Dieu tout entier. Le péché mortel seul peut nous l'enlever. Donc, avec quel soin jaloux nous devons fuir le péché mortel et garder l'état de grâce ou le recouvrer au plus vite, si nous avons le malheur de le perdre !

Après cette indication si émouvante, Jésus avait dit, au sujet de l'Esprit-Saint : « Je vous ai dit toutes ces choses pendant que j'étais avec vous, mais le Paraclet, l'Esprit-Saint que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. »

Par ces mots Jésus enseignait ce que devait être, au sein de l'Eglise, le rôle du divin Paraclet : rappeler tous les enseignements du Christ, ne rien laisser perdre du divin Evangile, et ensuite prolonger l'Evangile, en en faisant sortir tout ce qu'il contenait virtuellement, et c'est ce que veut dire le Christ en disant : « Il vous enseignera toutes choses ». Le rôle de l'Esprit-Saint dans l'Eglise est de la rendre à la fois indéfectible, c.-à-d. immortelle et infaillible, c.-à-d. incapable d'erreur en matière de foi et de morale.

Ce rôle de l'Esprit-Saint au milieu de nous, voyons-le indiqué en cette prière émouvante qui constitue la « prose ». Attribuée, sans preuve, au roi de France Robert le Pieux, elle est plutôt l'œvre du pape Innocent III, ou de l'archevêque de Cantorbéry, Etienne Langton, au XIIIe siècle :

« Venez, Saint-Esprit, et envoyez du ciel un rayon de votre lumière ! Venez, père des pauvres, venez répandre vos dons, venez lumière des cœurs ! Consolateur suprême, doux Hôte de l'âme, douceur rafraîchissante ! Repos dans la peine, apaisement dans la passion, soulagement dans les larmes ! O lumière bienheureuse, inondez jusqu'au plus intime le cœur de vos fidèles !... »

Cette prière devrait être connue par cœur de tous les fidèles et faire partie de nos prières communes du matin ou du soir. Disons-la du moins en ce jour de tout cœur. Ainsi soit-il.

MOIS DE MARIE

A l'école de Jeanne de France
Les dix plaisirs de Notre-Dame

IV

LA FOI DE MARIE

La foi de la T. S. Vierge a été « plus grande sur la terre que la foi de tous les patriarches, les prophètes, les apôtres et de tous les saints », a écrit S. Grignion de Montfort (*Traité de la vraie dévotion,* n° 214).

Mère Anne de Kertanguy, sainte religieuse de la Retraite dit pareillement : « La Sainte Vierge a été le modèle de trois temps. Elle a vécu avant Notre-Seigneur : sa foi a été plus grande que celle d'Abraham. Elle a vécu au temps de Notre-Seigneur et sa foi lui a fait reconnaître pour le Messie celui qui était son Fils. Elle a vécu après l'Ascension de Notre-Seigneur, et elle l'a adoré dans l'Eucharistie » *(Vie,* par Mgr A. du Bois de la Villerabel, Beauchesne, 1925, chap. 34).

Méditons donc sur ce que fut la T. S. Vierge *avant Notre-Seigneur, au temps de Notre-Seigneur, et après l'ascension de Notre-Seigneur.*

I. — *Avant Notre-Seigneur*

De tous les patriarches, Abraham personnifiait au plus haut point « le croyant » aux yeux des Juifs. C'était son titre : le Père des croyants. Notre-Seigneur lui- même a rendu un magnifique hommage à la foi de ce patriarche : si grande fut la foi d'Abraham, dit-il aux Juifs, qu'il a tressailli d'espérance à la pensée de voir le jour de mon avènement sur la terre et grâce à une manifestation spéciale, il lui a été donné dans les limbes de contempler cet événement.

Or la foi de la T. S. Vierge est bien plus grande, et plus grande aussi sa récompense.

Elle a dû croire non pas à une promesse générale de la miséricorde de Dieu, mais à un mystère inouï, précis, et dans lequel elle se trouvait personnellement et immédiatement engagée : le mystère de l'Incarnation. Mais aussi, à ce mystère elle va coopérer et elle en sera bénie de génération en génération, beaucoup plus qu'Abraham.

C'est l'Evangile lui-même qui proclame cette foi et sa bénédiction par la bouche d'Elisabeth, au jour de la Visitation. « Bienheureuse celle qui a cru, s'exclame la mère de Jean-Baptiste, car elles seront accomplies les choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur » (Luc, I, 45).

En cet acte de foi de Marie au mystère de l'Incarnation se révèle son état d'âme habituel. Aucune vertu en effet ne s'improvise pour atteindre d'emblée à sa pleine valeur. Mais Marie, pleine de grâce, et qui grandissait de vertu en vertu depuis sa naissance, fut capable de croire sans hésiter au message de l'ange Gabriel, parce qu'elle était de ces âmes saintes du peuple juif, qui attendaient avec une foi invincible la « consolation d'Israël ».

Cette attente était alors très vive et généralisée, comme le prouvent maints détails de l'Evangile (Mat., II, 3, 6 ; III, 3, 5 ; XI, 2, 3, etc...) ; mais elle était souvent mêlée d'erreurs graves sur la nature et le rôle du Messie à venir.

Aucune de ces erreurs, au contraire, dans la foi de la Vierge de Nazareth qui s'attendait, comme Siméon, à ce que cet enfant soit au monde « pour la chute et la résurrection d'un grand nombre en Israël, et pour être un signe en butte à la contradiction ».

II. — *Pendant la vie de Notre-Seigneur*

Le Messie qu'attendait Israël était enfin venu. Mais Israël le rejettera. Ce n'est pas ce Messie pauvre, souffrant, universel qu'il attendait. Il se juge leurré dans ses espérances.

Certes le bon peuple, les humbles, les petits, ceux qui ne se perdent pas en discussions d'école et qui jugent l'arbre à ses fruits diront leur foi en Jésus. A la suite des miracles ou même des discours de Notre-Seigneur, ils lui feront des ovations et voudront le choisir pour roi. Et quand la foule de ses disciples l'acclame à son entrée à Jérusalem et que quelques pharisiens demandent à Jésus de leur imposer silence, Notre-Seigneur, sensible à cette démonstration populaire, leur répond : « Je vous le dis, si eux se taisent, les pierres crieront » (Luc, XIX, 40).

Même des païens croiront en lui : le centurion et la chananéenne, par exemple, qui provoqueront l'admiration de Notre-Seigneur : « Je vous le dis en vérité, dans Israël même je n'ai pas trouvé une si grande foi » (Mat., VIII, 10).

Mais surtout les apôtres, à commencer par leur chef, S. Pierre. Leur foi, même vacillante, était véritable, comme Jésus l'affirma à Pierre : « Tu es heureux, Simon, car ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, c'est mon Père qui est dans les cieux. » (Mat., XVI, 17).

Pourtant la foi de Marie est bien supérieure à toutes celles-ci.

Elle est plus pure. C'est sur les miracles qu'il accomplit que peuple, païens, apôtres croient en Jésus. Marie n'a pas demandé de signe, elle a cru sur parole, sa foi n'a pour fondement que la révélation.

Elle est plus profonde. Cette mère qui a cru avant les guérisons instantanées, et les multiplications des pains et les morts ressuscités, à cause de la pureté de sa foi, a eu cette foi vive, pénétrante, perçante qui lui a toujours fait découvrir le Fils de Dieu à travers le fils de l'homme. Dans ce bébé qui venait de naître de son sein, elle a adoré l'Eternel qui est avant tous les temps et ne mourra point ; dans ce petit, apparemment tout semblable aux autres, qui ne pouvait se suffire, qui grandissait en âge, elle a révéré celui qui est ; dans son Jésus qui gardait le silence, étudiait, apprenait un métier, elle a reconnu celui qui sait tout, qui est la science, la vérité et la sagesse. Elle a eu entrée ainsi dans tous les mystères de Dieu.

Sa foi, enfin, fut plus solide. La foi des meilleurs, celle des apôtres, a hésité parfois ; elle a chancelé pendant les heures troubles de la Passion. Celle de Marie est restée inébranlable dans la défaite apparente comme dans les triomphes de la vie publique. Le Samedi Saint, elle croyait toujours ; aussi la piété chrétienne a-t-elle dédié tout spécialement ce jour de la semaine à Marie.

III. — *Après l'Ascension de Notre-Seigneur*

Après que Jésus fût remonté au ciel, la T. S. Vierge eut à pratiquer une foi semblable à la nôtre : celle qui soulève le voile des apparences, pour croire au Fils de Dieu toujours présent parmi nous, moralement dans son Eglise, physiquement dans son Eucharistie...

De sa foi en l'Eglise, à la mission des apôtres, à la suprématie de Pierre, nous avons le témoignage de S. Luc dans le récit des *Actes des Apôtres.* Au Cénacle, en attendant l'effusion de l'Esprit-Saint promis, Marie est là, au milieu des apôtres et des disciples, priant avec eux, afin que l'Esprit-Saint anime l'Eglise de sa lumière et de sa force. « Tous, dans un même esprit, persévéraient dans la prière avec quelques femmes et Marie, Mère de Jésus et ses frères » (Actes, I, 14).

Mais la place d'honneur qu'on reconnaît à Marie n'est en rien une préséance officielle ni une présidence effective de l'Eglise naissante. Non ! les *Actes des Apôtres* nous la montrent mêlée aux saintes femmes, à son rang de « fidèle », de celle qui croit et non de celle qui définit la foi.

Et il nous suffit de savoir par S. Luc sa présence et sa place à cette première réunion de l'Eglise pour penser qu'elle fut également présente à ces autres assemblées où

l'on participait à la fraction du pain, c'est-à-dire au mystère de l'Eucharistie. Puisque la Pâque juive était traditionnellement un banquet de famille, puisque Marie a participé aux réunions de la primitive Eglise où se faisait la fraction du pain, puisque S. Jean a reçu au pied de la croix la mission de confiance de recevoir chez lui la Mère de Jésus, les scènes traditionnelles qui nous représentent Marie recevant son Fils dans l'Eucharistie sont donc tout-à-fait vraisemblables.

En tout cas, ce dont nous ne pouvons douter, c'est que la foi de la T. S. Vierge au Christ Eucharistique a été la même que sa foi au Christ historique toujours plus pure, plus vive, plus ferme et supérieure à celle des plus grands fervents de l'Eucharistie...

* *

La foi, c'est le premier pas de l'homme vers Dieu. Au Baptême, le prêtre nous a interrogés : « Que demandez-vous à l'Eglise de Dieu ? » Et nous avons répondu : « La foi ! » Car cette vertu doit aussi accompagner et éclairer toute la route de notre vie. Nous ne la posséderons pleinement qu'en participant à la foi de Notre-Dame, ce que nous obtiendrons en aimant la T. S. Vierge. Ainsi le proclame avec enthousiasme saint Grignion de Montfort : « Plus vous gagnerez la bienveillance de cette auguste Princesse et Vierge fidèle, plus vous aurez de pure foi dans votre conduite : une foi pure, qui fera que vous ne vous soucierez guère du sensible et de l'extraordinaire ; une foi vive et animée par la charité, qui fera que vous ne ferez vos actions que par le motif du pur amour ; une foi ferme et inébranlable comme un rocher, qui fera que vous demeurerez ferme et constant au milieu des orages et des tourmentes ; une foi agissante et perçante, qui comme un mystérieux passe-partout vous donnera entrée dans tous les mystères de Jésus-Christ, dans les fins dernières de l'homme et dans le cœur de Dieu même ; une foi courageuse qui vous fera entreprendre et venir à bout de grandes choses pour Dieu et le salut des âmes, sans hésiter ; enfin, une foi qui sera votre flambeau enflammé, votre vie divine, votre trésor caché de la divine Sagesse, et votre arme toute-puissante dont vous vous servirez pour éclairer ceux qui sont dans les ténèbres et l'ombre de la mort, pour embraser ceux qui sont tièdes et qui ont besoin de l'or embrasé de la charté, pour donner la vie à ceux qui sont morts par le péché, pour toucher et renverser, par vos paroles divines et puissantes les cœurs de marbre et les cèdres du Liban, et enfin, pour résister au diable et à tous les ennemis du salut. » Vierge « fidèle », priez pour nous.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

LXXXIX

ESSAIS DE RÉFORME ET CONCILE DE BALE

Le Grand Schisme ou, plus exactement, cette division de la chrétienté eut, sans doute, fait à jamais sombrer l'autorité pontificale, au milieu de tant de calamités, si la main divine ne soutenait visiblement l'Eglise. Ce qui augmenta encore le malaise, c'est qu'en 1409, sur l'initiative de Gerson, chancelier de de l'Université de Paris et du théologien et cardinal Pierre d'Ailly, un concile s'était réuni à Pise, avant le concile de Constance qui devait mettre un terme au schisme.

* *

Ce concile de Pise avait réuni 22 cardinaux, 20 archevêques et 150 évêques, 300 abbés, les députés de 200 chapitres et de 13 universités, 200 docteurs en théologie et les ambassadeurs de la plupart des rois. Le concile déposa les deux papes de Rome et d'Avignon : Grégoire XII et Benoît XIII et en nomma un troisième Alexandre V, puis Jean XXII. Mais les papes déposés refusèrent de se soumettre, appuyés par les souverains d'Espagne et d'Ecosse. On eut ainsi *trois* papes au lieu de deux... : « *abominable trinité* », s'écria Gerson. C'est alors qu'un nouveau concile se réunit à Constance. Jean XXIII, le pape de Pise, comprenant que le concile allait demander l'abdication des trois « papes », prit la fuite et s'éloigna secrètement avec la complicité de Frédéric, duc d'Autriche et se rendit à Schaffouse. Le concile faillit se dissoudre mais, grâce à l'empereur Sigismond et à Gerson, il se ressaisit et reprit ses travaux. La déchéance de Jean XXIII fut prononcée, ainsi que la déposition de Grégoire XII et de Benoît XIII. Puis les Pères du concile proclamèrent le cardinal Colonna qui prit le nom de Martin V (1417-1431).

* *

Né en 1368, il appartenait à l'illustre famille des Colonna. Une allégresse générale accueillit cette élection : « De joie, dit une chronique de ce temps où la foi était si vive, les hommes avaient presque perdu la parole. »

Comment finirent les « papes » déposés ?

1° Jean XXIII, confié à la garde de l'empereur Sigismond, alla se jeter aux pieds de Martin V, devint doyen du Sacré-Collège et expia, pieusement, les fautes d'une vie coupable. Il mourut le 22 décembre 1419 à Florence et y fut inhumé.

2° Grégoire XII, le « pape de Rome », accepta les conditions du concile de Constance, abdiqua le 7 octobre 1415 et mourut cardinal à Recanati, près d'Ancône, le 18 octobre 1417.

3° Benoît XIII, le « pape d'Avignon » s'obstina. Il était ce fameux Pierre de Lune, cardinal espagnol qui avec l'impétueux Robert de